

virer la pirogue en zig-zag, pour n'aller pas donner de la pointe contre les arbres; quelquefois elle se trouvait serrée entre deux arbres, qui ne laissaient pas assez d'espace pour passer, contre l'attente de celui qui gouvernait. Tantôt c'était un torrent dont l'entrée était presque fermée par un *embarras*, ou seulement par deux arbres d'une longueur et d'une grosseur énorme, renversés en travers des deux bords du courant, et qui le rendaient plus impétueux: tantôt l'entrée était entièrement barrée par un arbre; il fallait changer de route au hasard de trouver le même obstacle un moment après, ou de ne trouver que très-peu d'eau, mais de la vase et des broussailles: alors il fallait passer la pirogue à force de bras; souvent un de nos hommes était obligé de se jeter dans l'eau jusqu'au cou, pour aller amarrer la pirogue à un arbre avancé, afin que si le courant l'emportait sur la force des rames, et fit reculer la pirogue, elle n'allât point se briser contre un arbre. La nôtre risqua le plus; elle commença à s'emplir dans un courant qui l'avait fait reculer, et nous vîmes le moment où elle allait couler à fond: la force des rames nous sauva, et par bonheur il n'y avait point là ni embarras, ni arbres renversés. Après en avoir passé un autre, qui ne laissait de passage que la largeur de la pirogue, elle demeura un moment immobile entre la force du courant et la force des rames; nous ne savions si elle reculerait ou si elle avancerait, c'est-à-dire que, dans ce moment, nous étions entre la vie et la mort; car, si la rame eût cédé à la force du courant, nous allions nous briser contre un gros arbre qui barrait presque entièrement le courant. Nos gens de l'autre pirogue, qui avait passé